

Article du 31 mars 2011

Pépin, graine de stars

Un jour à Albacete, au début des années 50, avant la corrida, Pépin Martin Vásquez, décédé le 26 février à 83 ans à Séville, s'éveille de sa sieste. Il regarde son habit de lumières rituellement dressé sur une chaise. Il se surprend à penser qu'il n'a plus envie de le mettre. C'est la première fois que ça lui arrive. Il comprend qu'entre lui et les toros, c'est le début de la fin. Il fera annuler le contrat qu'il avait quatre jours plus tard à Madrid.

Un «désamour». Le mot est de lui. Il avait déjà senti ce «desengaño» chez son ami Manolete. En 1945, sur le bateau Marquez de Comillas qui les amenait tous deux toréer en Amérique, Manolete lui avait confié un pressentiment. Celle qu'un toro le tuerait un jour. Il lui avait aussi confessé sa lassitude : marre de toréer.

Fémorale. A New York, son homme d'affaire, Camara, et son entourage l'avait convaincu de poursuivre. Dans la désaffection de Pépin Martin Vásquez, la ruée d'un toro jette son poison : le toro de Concha y Sierra, puissant, boiteux, manso, aux cornes abîmées qui, en fin de corrida à Valpeñas, dans la suffocante chaleur de la Mancha, après deux statuaires et deux naturelles, lui détruit la cuisse gauche et lui arrache la saphène et la fémorale. On est le 8 août 1947 (vingt jours plus tard, à Linares, le toro Islero exécutera la prophétie de Manolete à qui Pépin avait encore conseillé d'arrêter).

A Valpeñas, Manolete toréait avec Pépin et, d'une certaine façon, lui sauve la vie. On opère une première fois Martin Vásquez dans l'infirmerie des arènes mais ça ne suffit pas. Manolete prête alors sa Buick bleue pour transporter son ami Pépin au sanatorium des toreros, à Madrid, où on le tire de danger après une seconde intervention. Il ne se remettra jamais de ce coup de corne qui a brisé sa jambe, donne désormais de l'amertume à ses réveils et va peu à peu empoisonner sa carrière.

Pépin Martin Vásquez avait 20 ans pile. Il avait pris l'alternative en 1944, et sortait de deux saisons triomphales. Il était un torero culte, déjà un paso-doble portait son nom. On lui prédisait un avenir de perle rare. Il venait de triompher à Séville en avril, en remplacement de Gitanillo de Triana. Il avait coupé 3 oreilles à Madrid dans une corrida de la San Isidro à un Miura et à un Pérez Tabernero. Avant, quelques plus tard, d'en couper 4 à deux Bohorquez lors de la prestigieuse corrida de la Beneficiencia.

«**11 bis**». Il était né à Séville, calle Resolana et dans une famille de toreros. Ses deux frères le seront, comme son père, Francisco, l'était. Les toros le découpaient régulièrement en morceaux et aussi régulièrement les prêtres lui donnaient l'extrême-onction sur la toile crée des infirmeries. Il ne perdait pas le nord pour autant. Une fois, il avait voulu faire changer le numéro de sa maison, rue Resolana, le fatidique 13, et pour ce faire avait brindé un toro au maire de Séville : «Je vous dédie ce toro et vingt autres si nécessaire mais s'il vous plaît, est-ce que vous ne pourriez pas me changer le 13 en 11 bis ?» Son fils Pépin toréait de préférence les pieds joints mais sans pour autant rétrécir l'ampleur de ses passes. Ses gaoneras avaient l'ampleur de veronicas et Paco Camino disait récemment que peu avait toréé de la main gauche comme lui. On louait comme product of Sevilla son style classique et gracieux et le naturel fluide de sa tauromachie «apollinienne», selon Antonio Burgos. Il n'était pas un torero tayloriste : si la

programmation de la corrida ne lui plaisait pas, il déclarait forfait malgré des contrats juteux – après Manolete et Arruza, les stars, c'est lui qui touchait le plus.

De son propre aveu, il avait réalisé sa meilleure faena à Toulouse, le 2 juin 1949, jour on avait monté une arène dans le stadium. Sa tauromachie, précisent les historiens de la chose, était en avance sur son temps. Paradoxe. Malgré une carrière très courte son style irrigue en effet des types de tauromachie postérieurs y compris contemporains : celle de Morante de la Puebla, par exemple. La raison ? Le cinéma. Pépin Martin Vásquez, qui a aussi joué le torero avec Danielle Darieux dans Château en Espagne, a interprété en 1949 l'incroyable personnage de Currito de la Cruz dans la troisième adaptation au cinéma de Pérez Lugín. On peut y voir, y compris sur You Tube, les images de ses faenas de la Beneficiencia de Madrid avec les toros de Bohorquez.

Ce film de Luis Lucia a marqué des générations d'Espagnols. Curro Romero a raconté qu'il lui devait sa vocation de torero. Chaque été, le cinéma en plein air de Camas, son village, projetait Currito de la Cruz et faisait salle comble. Il fallait même apporter sa chaise et lui, dans les années 50, tout petit, entre deux limonades, en a fait son modèle. Tout comme le Morante, quarante ans plus tard. Il avouait que ce film «vu et revu» avait imprégné son enfance, surtout pour les images de Currito-Pépin à Madrid. Morante : «On ne peut pas mieux toréer.»

Dominos. Pépin avait définitivement suspendu l'habit de lumières en 1953. Puis s'était fait oublié. Il refusait les interviews, vivait dans la discrétion à Sanlúcar la Mayor, préférait jouer aux dominos avec Curro Romero qu'affronter le radotage taurin. Il était revenu dans l'actualité taurine l'an dernier lors de l'attribution de la médaille des beaux arts à Rivera Ordoñez. C'est en apprenant que la fameuse distinction avait été attribuée au fils de Paquirri, que Camino et José Tomas ont décidé, par protestation, de renvoyer leur propre médaille à la ministre de la Culture. Même réaction chez Rafael de Paula et Morante. Pour eux, c'est Pépin qui aurait dû l'avoir. Dimanche 27, après sa magnifique faena dans les arènes de Vista Alegre à Madrid, Morante, à la fin de son tour de piste, a salué le ciel. Eso pa ti, Pépin.

Jacques Durand